L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 8 juillet 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	79	33
Midi.....	86	39
3 P. M.....	80	40
6 P. M.....	81	40

SOMMAIRE.

2me PAGE.
Feuilleton.
3me PAGE.
Feuileton.
4me PAGE.
L'Actualité, Feuilleton,
Le mariage de Cambronne.
5me PAGE.
Faits Divers.
6me PAGE.
Le garde au Paradis, conte inédit.
Huit et Neuf.
Cuisine.
L'Escarbille, monologue.
8me PAGE.
Poésie.
Mondanités.
Chiffons.
La princesse Clotilde.
Les toilettes du Couronnement.

La Presse Anglaise

Le problème marocain n'est pas de ceux dont la solution est facile, trop nombreux et différents sont les intérêts qui s'y trouvent engagés ; trop nombreuses aussi sont les susceptibilités dont il faut tenir compte en faisant droit aux justes ou injustes prétentions des uns et des autres.

Jusqu'à tout récemment, le traité d'Algésiras paraissait devoir être respecté de tous ses signataires ; paraissait tout au moins ne jamais devoir faire naître dans son exécution le moindre malaise entre les puissances qui en ont accepté obligations et la responsabilité.

L'envoi l'autre jour dans le port d'Agadir d'un navire de guerre par l'Allemagne a causé quelque surprise aussi bien en Amérique qu'en Europe, et bien des esprits ont cru voir dans le geste de l'Allemagne une attitude menaçante, peut-être même, un acte d'hostilité. L'Allemagne, dès le lendemain, donnait pour raison de son initiative, son désir de protéger les intérêts de ses sujets dans cette partie du pays.

La presse anglaise, à ce sujet, s'exprime librement. Elle demande que la Grande-Bretagne soit admise à prendre part aux négociations marocaines. Le *Daily Mail* va jusqu'à dire qu'il ne faut pas permettre à l'Allemagne, par des pourparlers et des discussions traînant en longueur, d'atteindre son but, c'est-à-dire de s'établir à Agadir.

Le *Standard*, une autre feuille anglaise, dit que le port d'Agadir est d'une importance stratégique et commerciale trop grande pour regarder d'un œil indifférent son annexion à l'Allemagne. Il est situé sur le flanc de tout le commerce transatlantique de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, pour nous servir de son expression, et sur la route de l'Est par la voie du Cape.

Les Américains, ajoute le *Standard*, sont aussi intéressés que les Anglais dans la question africaine, et ils auraient le droit de se faire représenter à une conférence, ou de recourir aux mesures que leur conseillerait leur sagesse pour se mettre en garde contre l'envahissement par une puissance navale d'un territoire où ils ont un commerce à protéger.

On garde dans certains milieux le secret espoir que le ministère des Affaires Etrangères d'Allemagne se contentera d'avoir ouvert la voie aboutissant à la révision du pacte d'Algésiras, et qu'il abandonnera toute pensée, si elle lui était venue, de se créer au Maroc une base navale. Cette intention, il faut le reconnaître, a été repoussée par la Presse de Berlin, ce qui met l'Allemagne dans une excellente posture pour expliquer son geste intempestif.

La Névrose des Aviateurs

Analysée par un savant allemand.

Après la chute mortelle de Chavez au moment où il avait déjà achevé le plus ardu de sa tâche, après la perte en mer de l'Anglais Cecil Grace, voilà, ces jours derniers, la disparition tragique du lieutenant Bague englouti sans doute par les flots de la Méditerranée. Ainsi tout progrès, tout nouveau sport, exige sa rançon de victimes. Les triomphes récents de nos aviateurs nous font heureusement entrevoir un avenir prochain où l'aviation ne comportera plus un risque permanent de la vie humaine. Certes ce sera là un immense progrès, mais les hardis pilotes de l'air ne sont pas seulement à la merci d'un accident mortel ; par suite de l'effort psychique et physique qu'ils fournissent leur système nerveux peut être atteint. On s'est préoccupé de cette question en Allemagne : y a-t-il une névrose des aviateurs ? Oui, et non, répond le Dr Friedlander. Il n'y a pas de névrose des aviateurs à proprement parler, c'est-à-dire qu'aucun des phénomènes nerveux observés chez ces derniers ne sont nouveaux. La médecine les connaît, ils appartiennent tous à la grande famille des névroses dites traumatiques. Il n'en est pas moins vrai que des hommes jeunes, sains, qui sur terre ignorent toute nervosité, peuvent à la suite ou pendant des voyages aéronautiques présenter des troubles nerveux très caractéristiques.

D'où proviennent ces désordres et comment se manifestent-ils ? Ces troubles doivent être imputés avant tout à ce que l'aviateur quitte la terre, s'éloigne des hommes. Dans une tension prodigieuse de tout son être il lui faut se cramponner à son volant, sonder l'espace, surveiller ses fils de commande, ne point perdre sa direction et observer attentivement les moindres bruits de son moteur. Il n'a de ressource qu'en lui-même, il ne peut compter que sur ses forces et son sang-froid. Il n'a pas un instant de détente. Dans tous les autres sports il en est autrement : le nageur le plus hardi s'il sent la fatigue l'envahir peut, en faisant la planche, jouir de quelques instants de répit ; l'alpiniste, même perdu dans les mers de glace, épuisé, affamé, pris de cet étrange vertige qu'on appelle le mal des montagnes, peut du moins s'étendre sur notre mère à tous, la terre. Nageur et touriste ont tous deux la sensation réconfortante de n'avoir pas quitté notre planète. Ils sont en droit d'espérer le secours des hommes. Le pilote des airs, lui, est loin de tout, la terre est un danger en cas de trop brusque descente, l'air lui est hostile par ses remous, ses sautes de vent, tout espoir d'aide humaine lui est, "à priori", interdit, bref, il est seul, magnifiquement mais cruellement seul. Et si par surcroît il assiste à la chute de quelque camarade, il ne faut pas s'étonner des symptômes nerveux qui se produisent.

C'est ce qui s'est produit lors du dernier grand vol d'endurance en Allemagne. Au départ, tous les aviateurs débordaient d'entrain, nul n'avait d'appréhension, chacun se flattait de remporter la victoire. Puis vinrent les premiers départs et la chute de l'un des aéronautes. Aussitôt chez les autres se manifestèrent des signes non équivoques de nervosité, des symptômes de névrose. L'un filant à toute vitesse dans la bonne direction se persuada qu'il s'était égaré et atterrit brusquement au risque de briser son appareil. Un autre tend fébrilement l'oreille : son moteur ronfle et vrombit, il marche à merveille ; mais son maître croit entendre des bruits suspects, sûrement un des cylindres ne donne pas : voilà, voilà assurément une bougie qui est encrassée ! Et dans un plongeon éperdu l'aviateur touche terre, démonte entièrement son moteur pour se rendre compte que.... rien de tel ne s'était produit, que sa machine demeurait entièrement intacte. Un troisième, à travers mille craintes et angoisses atteint le but, mais à peine quitte-t-il sa nef aérienne, qu'il déclare ne jamais plus vouloir s'enlever dans les airs. Il en a assez, il s'est senti trop isolé, trop affreusement à la merci du moindre hasard : bref, il a pris les aéroplanes en horreur.

Certes tous ces phénomènes peuvent être considérés comme des manifestations variées du plus puissant des instincts : l'instinct de la conservation. Mais il y a plus : le dédain absolu de cet instinct même, l'audace, qui dégénère en folle témérité. Le pilote envahi par cet état psychique ne craint plus rien ; mieux, il brave tout, les éléments et les hommes. Une sorte d'ivresse du danger s'empare de lui, dit le Dr Fuchs. Qu'importent la brume, les orages, les rafales ! Il tient son volant et active son moteur, il vaincra tout car il ne se croit plus d'essence humaine—sujette à toutes les faiblesses, guettée par les pires malheurs—non, il lui semble avoir triomphé des lois physiques, il est roi des airs, c'est un surhomme !

Il ne faudrait pas oublier de mentionner ici qu'un aviateur sous l'empire de l'exaltation psychique qu'on vient de décrire n'éprouverait, en cas d'accident, aucune douleur. Il pourrait se casser bras et jambes, avoir le thorax défoncé, il ne souffrirait pas, tellement la tension morbide de son système nerveux lui donne une sensation d'euphorie, de bien-être, de force invincible. Pour terminer, qu'il nous soit permis de citer encore une curieuse constatation : nombre de pilotes ont positivement le vertige de la mort. Elle les attire, elle leur paraît belle et aimable. Sur terre ils tiennent à la vie pour sa beauté ou ses tristesses ; ils veulent vivre à cause de leur famille. Dès qu'ils sont dans les airs tout est oublié ou plutôt déformé : l'idée, le désir de la mort règne uniquement dans leur cœur. Ils se font une image splendide et malsaine de la destruction de leur être. Ils s'enlèvent à mille, deux mille mètres—plus haut encore. Et durant cette ascension fantastique, assourdis par le ronflement du moteur, le sifflement des courants, grisés par la raréfaction de l'air, une seule idée les hante et les asservit : plonger tout à coup comme un demi-dieu dans la mort et ne plus jamais toucher la terre, la terre pesante d'où lui, l'aviateur, a seul su s'évader.

Il faudrait pouvoir remédier à cet état d'exaltation extrême et à ces désordres nerveux. Il serait nécessaire par exemple d'accorder aux aviateurs de longs jours de repos entre les épreuves de durée et les vols de spectacle. Ensuite, pour les aviateurs, comme pour tous les sportsmen, une hygiène particulièrement rigoureuse s'impose : elle pourrait dans une certaine mesure supprimer les troubles dont nous venons de parler. Songe-t-on que la plupart des pilotes n'accordent qu'une attention très minime à la valeur nutritive des mets qu'ils consomment ? Ils devraient se préoccuper de la quantité de calories que contient chaque aliment, cette question est de la plus haute importance, non seulement pour le bon équilibre du système nerveux, mais aussi parce que les pilotes changent sans cesse d'altitude. Savent-ils suffisamment que l'alcool, le tabac, les stimulants de toutes sortes loin d'alimenter leur énergie vitale la consument et l'épuisent ?

Il serait utile de leur faire comprendre qu'ils sont admirables de donner toutes leurs forces, leur volonté, leur savoir à une aussi grande cause ; mais dans l'intérêt même de l'aviation ils ne devraient pas trop exiger de leurs nerfs et s'ils sont surmenés par leurs vols il leur faut renoncer à compter sur l'exaltation nerveuse pour les porter vers le triomphe. Il ressort donc de tout ce que nous avons dit qu'il reste un livre à écrire pour y développer les principes essentiels de l'hygiène dans l'aviation. Bien des accidents, bien des souffrances ou des témérités pourraient de ce fait être évités, ce qui, loin d'empêcher le prodigieux essor de cette science nouvelle, ne pourrait que la répandre davantage.

Toute science, toute découverte nouvelles, ont leur influence sur les vibrations de la machine humaine. Il est rare qu'à chaque progrès ne s'attache pas, sinon une maladie, tout au moins une série de troubles fonctionnels inconnus auparavant. L'aviation ne pouvait échapper à cette loi, et, à peine à son aurore, elle fait surgir un certain nombre de problèmes qu'il faudra bien résoudre pour arriver à la conquête définitive de l'air et à la parfaite domination de l'homme sur cet élément. La névrose des aviateurs, la connaissance exacte de ses causes pour la détermination des moyens de la combattre et de la vaincre, constituent l'un des plus intéressants parmi ces problèmes, l'un de ceux dont la solution apparaît la plus urgente. Ce sera là l'œuvre d'un avenir que l'on doit souhaiter très proche.

LE MARIAGE DE Cambronne

Mon grand-oncle maternel, le capitaine Peyrot, était à Waterloo, dans la garde. Il y avait été foudroyé par la mitraille anglaise à côté de son général, l'illustre Breton Pierre-Jacques-Etienne Cambronne, le héros du "Dernier carré," et laissé, comme lui, pour mort sous la pile sanglante des grenadiers du 2e bataillon de la troisième des braves. Il eut la chance, "si c'en est une," disait-il, d'être relevé lui aussi, vivant encore, par les mêmes infirmiers de Wellington qui cherchaient, par ordre, son chef "dans la bouillie," et avec lui, on l'emmena "par-dessus le marché" en Angleterre. Ils y guérirent d'ailleurs tous les deux et revinrent ensemble en France, sous la Restauration, mon grand-oncle toujours célibataire, Cambronne marié.

Et marié à une Anglaise !

Le capitaine Peyrot, qui avait tout vu, "tout, tout", et ne s'étonnait plus de rien, "rien, rien", ne digérait pas ce mariage.

—Ce serait, clamait le vieux grognard, à vous dégoûter de l'amour si ce n'était fait depuis longtemps !

—Fut-ce donc par amour, mon oncle ?....

—Qu'il l'épousa ? Pas autrement. J'y étais.... j'en sais quelque chose peut-être.

—Mais comment ?

—Voici. D'abord tu connais la phrase, n'est-ce pas, la fameuse phrase : la phrase historique ?..

—La garde meurt....

—C'est ça. Moi, je ne l'ai pas entendue, quoique je fusse à côté de lui, dans le carré, qui fut un triangle, entre parenthèses. Mais elle est authentique, quoique, à Londres, on la mît en doute lorsque nous arrivâmes. On la discutait, dans la plus haute société, et elle y suscitait le dénigrement bien naturel de nos vainqueurs. Rien d'aussi beau dans l'antiquité, disaient les uns, ni dans Corneille, ni même dans les Bulletins de la Grande Armée ; il ne l'a pas dite, assuraient les autres. Le général était très embêté du débat, on n'a su pourquoi que plus tard. La vérité, si tu veux la connaître tout de suite, c'est que ça ronflait terriblement dans le triangle.

"—Peyrot, qu'il me faisait à l'oreille, est-ce que tu te souviens de quelque chose ?

"—Moi, non, mon général ; mais ça ne prouve rien, d'abord parce que je ne suis que lieutenant, et ensuite parce que, sur le moment, ça vous a peut-être échappé tout de même !

"—Au milieu de ce boucan ?.. tu m'étonnes !

"—Bah !.... laissez-le croire.. pour l'Empereur !

"A notre arrivée à Londres, les plus grandes familles du pays s'étaient arraché nos vieilles peaux trouées pour les recoudre, bien entendu, car c'est ça, la guerre, et, quand c'est fini, on s'adore. Nous avions été enlevés par une aristocrate qui, au mérite d'être belle comme le jour, unissait la vertu d'être veuve. Elle nous faisait soigner dans son hôtel même sans regarder à la dépense. Et les petits plats, et les bons vins, et le linge blanc, et tout ! J'en avais, tu penses bien, mon compte. J'ai été pansé là par des mains où il y avait des bagues comme j'en souhaite à ta promise ! Mais, pour le général, c'était de la dorlotation ! La patronne vivait quasiment au pied de son lit. Elle ne le quittait que le temps d'aller se coiffer, parce qu'elle avait des cheveux comme une meule, en or de soleil, qu'aucun peigne ne pouvait retenir. Enfin, nous guérissons, guérissons tout le temps dans la ouate.

"J'avais remarqué — car on a des yeux pour voir, c'est même fait pour cet usage — que mon supérieur louchait un peu vers la toison d'or. C'était encore de son âge, il n'avait que quarante-cinq ans, en 1815, étant né à Nantes dans les environs de 1770, comme moi, à six mois près. Son avancement lui venait de sa valeur. Moi, je suis de Limoges, pour ta gouverne. Je l'avais eu d'abord pour chef en Vendée, où nous apprenions le métier ; puis sous Masséna, à Zurich, de là à Iéna, et la suite. On ne s'est plus quittés ; qui voyait Peyrot voyait Cambronne et vice versa. C'est pour te dire si je le possédais par cœur ! Au retour de l'île d'Elbe, par anecdote, il m'avait fait un signe par-dessus la mer : "Psitt, Peyrot", et j'étais là, au débarquement. On revint à Paris ensemble, derrière l'aigle. Ça devait finir en Belgique. Enfin, petit, à la réserve du grade, des frères qui n'ont pas besoin de se parler pour se comprendre. Aussi tu juges de mes tribulations quand je le vis se prendre d'heure en heure, comme un conscrit, dans la tignasse de l'Anglaise. Mais je n'aurais jamais cru ça non, jamais, je n'aurais cru....

"Nous ne tardâmes pas à être debout l'un et l'autre et prêts à recommencer. Mais outre qu'il n'y avait plus d'empereur, nous étions bel et bien prisonniers de guerre, et par conséquent forcés de moisir en Angleterre. Je me mis à donner des leçons de limousin, d'où le français dérive, et le général resta campé chez la belle hôtesse, qui ne voulut pas le laisser partir. Il se laissa faire violence et, au bout d'un mois, il filait quenouille à ses pieds. Tu sauras un jour, mon garçon, ce qu'une jolie blonde peut faire d'un grenadier. Il n'y a plus d'empereur, il n'y a plus de France, il ne reste qu'un pauvre bougre au bout d'un fil, comme un chien, derrière une jupe. Elle en obtenait ce qu'elle voulait d'un sourire, rien qu'en se cardant devant lui, et tout, te dis-je, excepté cependant une chose, à savoir qu'il lui parlât de Waterloo.

"Sur ce chapitre, bouche cousue. Il la regardait, sans répondre, de ses yeux bretons, couleur de mer, et, si elle insistait, il lâchait la quenouille et s'en allait errer dans ces rues aux noms impossibles, où il n'y a qu'à dire : "Dieu vous bénisse !" Or, elle voulait, l'Anglaise, que Cambronne lui parlât de Waterloo. Elle ne l'avait pas chez elle que pour ça, j'en ai la conviction absolue. Tenir la vérité vraie, sur la bataille, de celui qui en avait été le héros, c'était le nanan du nanan pour ses trente deux dents britanniques. Elle damait ainsi le pion à toutes ses rivales de la gentry, et c'était comme si elle eut l'autographe du dernier bulletin de Napoléon. Mais le général demeurait muet et impénétrable.

"—Voyons, de vous à moi, les portes closes, la phrase, la magnifique phrase, lui demandait la sirène, est-elle telle qu'on la cite ? L'avez-vous dite? Répondez moi, si vous m'aimiez ?

"Il secouait la tête, mais ne descellait pas la mâchoire.

"—Ah ! s'écria-t-elle, vexée, vous savez qu'on l'attribue à un autre ?

"Laissez, faisait le persécuté, qui était la probité même.

"Cette probité n'avançait pas ses affaires de cœur, et il se rendait fort bien compte que l'intérêt qu'il inspirait à l'hôtesse diminuait de jour en jour avec la certitude d'avoir à elle, et chez elle, l'homme du mot immortel.

"C'est encore une vérité, petit, que ton grand-oncle doit t'apprendre, que moins elles nous aiment, plus nous les aimons : c'est la sacrée nature qui veut ça. Le pauvre général en tirait la langue d'une aune. Elle en jouait comme d'une souris. A chaque visite que je lui faisais, je constatais son dépérissement.

"—Ah ! çà ! mais, qu'est ce que vous avez donc, mon supérieur ? C'est-il la France qui vous ronge ?

"Et je lui racontais, pour le consoler, qu'ils l'avaient flanqué dans une île à requins et qu'il n'y avait plus rien à faire, là-bas, pour les grognards. Mais il ne m'écoutait pas plus que le chant du merle dans une batterie. Un matin, enfin, il jeta son caveçon :

"—Peyrot, il faut que je me marie.

"—Vous ! Où ça ?

"—Ici.

"Et ce fut tout. J'avais compris. On ne discutait pas avec Cambronne.

"—Alors la garde se rend ? fut tout ce que je trouvai à lui dire, et je pleurai mon gars, moi, un dur-à-cuire, comme une demoiselle.

"La fin de l'histoire n'est pas longue. A quarante-cinq ans on ne se défend plus ; Cambronne demanda sa main à la veuve. Elle n'y mit qu'une condition, et tu la devines ?....

—Non, mon oncle.

—Tu es donc bête ? La condition c'était qu'il lui dirait, non plus à elle seule, mais devant toute sa famille réunie en soirée de fiançailles, la phrase textuelle et véridique du Dernier Carré, qui, je te le répète, fut un triangle. Et il en était si fou qu'il y consentit. Seulement, vois-tu, conclut le capitaine Peyrot en tire bouchonnant sa moustache, celle qu'il leur répéta, à ces Anglaises, c'était la vraie, celle que j'avais entendue, la bonne, plus courte de sept mots que l'autre. Telle est l'histoire du mariage de Cambronne. L'empereur ne l'a jamais su à Sainte-Hélène.

FORT ESPAGNOL.

Le professeur de la Fuente a préparé pour ce soir un programme très complet qui ne manquera pas de satisfaire le public qui, chaque dimanche, se rend en foule au Fort Espagnol.

Comme d'habitude la série des vues du cinématographe sera entièrement renouvelée.

L'excellente troupe de vaudeville qui s'est fait applaudir ces jours derniers a été rengagée pour une semaine. C'est donc dire qu'un nouveau succès l'attend.

La première électrocution dans le Kentucky.

Eddyville, Ky, 8 juillet. En vertu d'une loi récemment votée la potence a été définitivement remplacée par la chaise électrique, aujourd'hui, dans le pénitencier de l'état du Kentucky.

La première électrocution, celle d'un nègre du nom de James Bucker, a eu lieu ce matin à 6 heures, et a failli causer la mort du médecin du pénitencier.

Ce dernier se préparait à tâter le pouls du condamné, alors que le courant n'avait pas encore été coupé, lorsque un des gardiens voyant son geste, jeta un cri d'avertissement. Le médecin comprenant le danger qu'il venait de courir se recula précipitamment, L'exécution s'est passée sans autre incident.

Les reproches et les récriminations, malgré l'accueil souriant du début, vont pleuvoir !.... Il fallait s'y attendre !

Il prit les devants et carrément engagea :

—Alors, c'est à cause de l'enfant ?....

Madeleine tapa ses deux mains, sur ses genoux, et son rire éclata, à nouveau, plus clair et plus moqueur....

—Pour la petite ?..... Pour Gisèle ?.... Ah ! non, vrai ! tu m'as pas regardée !.... J'ai pas l'air d'une demoiselle qu'on a compromise et qui vient réclamer le mariage, je suppose ?.... Vrai, mon pauvre Géo, tu n'es guère perspicace !

Evidemment, la perspicacité de Géo Job était pour l'instant complètement bouleversée.

Madelon n'était venue ni pour s'entretenir du drame qui s'était passé entre son homme et Mimile, ni pour l'ennuyer à propos de l'enfant ? Alors, que signifiait sa démarche ?

Il ne comprenait pas, n'essayait même pas de comprendre ! Le rire agaçant de la femme l'inquiétait maintenant.... Il la regarda hardiment et demanda :

—Voyons, soyez franche, Madeleine ?....Que voulez-vous de moi ?.... J'ai appris, voilà une heure à peine, par cet individu qui m'a sauvé la vie en tuant son compagnon.... que vous étiez mère.... d'une petite fille.... que cette petite fille était en nourrice à Bretteville.... Alors, pourquoi jouer sur les mots? Ce ne peut être que là le but de votre visite !.... Dites-le franchement .... Que réclamez-vous de moi ? .... Si nous avons les comptes à régérer, régions-des !

—Bien parlé pour une fois, Géo ! répliqua la fille en se levant de son siège....

Elle étira ses bras menus et ses hanches souples, la taille cambrée et la tête légèrement inclinée, dans un air de défi, gouailla :

—Oui, c'est un compte à régler.... mais ce n'est pas tout à fait de ma faute, si l'addition est aussi lourde !

Géo-Job comprit la menace. Il la releva, en accusa la sourde insinuation, cherchant à la faire préciser....

—Je suis homme à payer mes dettes !

—Et moi, femme à ne pas m'en contenter !.... Tu penses bien, Géo, que je n'ai pas, pour une fois, tous les atouts en main, sans savoir en profiter !..... Je n'ai même pas à maquiller la partie.. Je n'ai qu'à abattre mon jeu !... Il n'est ni question de Kiki, ni question de Gisèle !.. Il est seulement question de toi et de moi, de toi que je hais, et de moi qui vais me venger, plus sûrement que je ne l'aurais jamais souhaité !

Elle emplissait la pièce, de sa démarche altière, arrogante et méprisante.... Elle sortit de la poche de son tablier un paquet de cigarettes, en alluma une, avec une fausse tranquillité, au fond d'elle, trépidante et exaltée....

Géo-Job faisait des efforts sur lui-même, pour conserver son sang-froid, devant cette attitude nouvelle de Madeleine Bardevaux....

—Expliquez-vous, et vite ! dit-il, froidement....

—Vite ! tu as raison, Géo.... dit la fille, en lançant des nuages de fumée au plafond.... Nous n'avons pas de temps à perdre.. et nous n'aurons probablement pas de longtemps, l'occasion de causer.... Tu ne te figures pas le plaisir secret que j'ai eu à revoir Bretteville, quand j'y ai conduit la petite.... ni la stupéfaction que j'ai éprouvée à y trouver, tant de changement !....Mon père filé du "Chariot d'Or !...." Le vieux duc, disparu comme une mascade.... après l'incendie du château !.... Mademoiselle de Lansbach enlevée, par son amoureux !.... Le suicide de Dominique !..... La folle de la duchesse !.... Est-ce que je sais ? Toute l'aventure que tu connais mieux que moi, pas, Géo ?..... et que, moi, je connais presque aussi bien que toi, puisque j'ai été mise au courant de première main..... par quelqu'un de chic..... qui m'entretiendra le jour où je voudrai.... celui qui aida M. de Pierpont à enlever Mlle de Lansbach.....

—Archibald ! s'écria Géo-Job .... Tu connais Archibald ?

—Parfaitement ! sir Archibald .... qui m'a appris ce qu'il savait et laissé deviner ce qu'il ignorait.... cette monstruosité, cette folie, cette démence : le clown rouge amoureux de Mlle de Lansbach !

Le rire de Madeleine Bardevaux, sur ces dernières paroles, s'amplifia, méprisant et injurieux.

—Le père de ma petite Gisèle, amoureux de la fille du duc !.... Ah ! ah ! riait-elle aux éclats, ce serait du dernier bouffon, si ce n'était trop sinistre, en effet !... Et tu n'as pas deviné, qu'un jour ou l'autre, je serais là, pour me dresser entre elle et toi, pour m'opposer, de toute la violence de la haine que notre enfant m'ordonne, à un bonheur qui, si invraisemblable qu'il paraisse, peut devenir une réalité !

Ce n'était plus la fille du ruisseau, la Madelon des boulevards extérieurs, la compagne de la Terreur, qui parlait. Dans sa bouche, les paroles prenaient, tout à coup, un sens prophétique, une allure farouche.... Sa maternité déçue imprimait à sa volonté une grandeur insoupçonnée.... Ce n'était ni par rancune contre son sort, ni par vengeance basse qu'elle agissait, qu'elle parlait et se souvenait.... Un grand souffle avait balayé depuis longtemps son caprice premier, pour l'acrobate.... Sa haine n'était même pas engendrée, par un excès d'amour ancien.....

Géo-Job eût pu, à cette minute, lui offrir le réconfort d'une parole apaisante, lui parler de la petite, de Gisèle, qu'elle n'eût pas comprie, eût repoussé toute sollicitude de sa part !

En elle la vengeance prenait une forme inattendue. Elle tenait dans ses mains tremblantes le sort de Géo-Job.... Elle le brisait par plaisir, se prenant elle-même à son propre piège !

Elle exultait encore, sans que l'homme pût trouver une parole de défense....

—Gisèle, elle-même, ma petite Gisèle ne m'arrêterait pas ! Que m'importe mon père, complice de Dominique ! Que m'importe le clown rouge, complice de mon père ! En face de moi, je n'ai, devant les yeux, que Valentine de Lansbach.... Il est en mon pouvoir, un jour, une heure, de rendre autant de mal qu'on m'en a fait.... et je me priverais d'un pareil plaisir ? Je ne serais pas femme, vraiment, avoue-le Géo-Job !

Le clown se reprit ; il retrouva son allure hautaine pour riposter :

—Je l'avais bien dit à l'assassin de Kiki que sa franchise lui coûterait cher !.... Vous l'avez déjà dénoncé, sans doute ?

—Lui et ses deux complices pour ne pas faire de jaloux !

..Le timbre de l'entrée grésilla....

Géo-Job prêta l'oreille. Il entendit Double-Croche parlementer avec deux visiteurs.... Il ne pouvait se tromper.....

La porte s'ouvrit et deux individus, aux allures louches, déclinèrent leur qualité et exhibèrent le mandat d'arrêt, au nom de l'acrobate.....

Résigné, Géo-Job, répondit aux agents.....

—Je suis, en effet, Géo-Job...

Il les dévisageait, avec un calme souverain.....

En lui, une idée brusque venait de se faire jour.....

—Vous ne faites, d'ailleurs, ajouta-t-il, que devancer mon dessein qui était d'aller, avant déjeuner, faire ma déclaration au commissariat de mon quartier.. afin de dégager la responsabilité d'autrui.....

—Vous êtes accusé de complicité.... bredouilla, pour la forme, un des agents.....

Géo-Job eut un rire ironique, pour lui couper la parole.....

—Vous faites erreur, dit-il.... C'est moi le meurtrier de Kiki, la Terreur de Ménilmuche, que j'ai tué, en état de légitime défense, ainsi qu'en pourront faire foi les deux témoins du drame..

Et il tendit, avec tranquillité, ses poignets au cabriolet que les agents lui passèrent, assez brutalement.

Double-Croche se laissa tomber sur son siège....

Il enferma dans ses deux mains maigres son visage désolé, et les yeux clos, tout gonflés de larmes prêtes à déborder, il eut la vision précise de Geyska la Bohémienne, étalant sur la table de la roulotte le jeu de tarots, pour prédire à son maître, un avenir tragique que les faits ne faisaient que trop bien confirmer !....

Madeleine Bardevaux, sans émoi, allumait une seconde cigarette.... Elle n'avait pas compris où tendait le mensonge du clown, s'accusant du meurtre de Kiki....

Et elle eut un haussement d'épaules pour gouailler une dernière fois !

—Allons ! allons !.... Il se vante, le coco !

.....

VI

OU ROGER-FIDÈS VIENT EN AIDE A VALENTINE

..Dans le salon de l'hôtel de Mme d'Ambreville, Roger-Fidès, le détective, était en conversation animée avec M de Pierpont et sir Archibald.....

Renversé dans un fauteuil, négligemment appuyé du coude sur une console aux fines sculptures de bois doré, encombrée de bibelots rares et précieux, il laissait flotter son regard des tableaux de prix aux magnifiques tapisseries de Beauvais, encadrant la cheminée monumentale.....

La suite à dimanche prochain.